

La pratique du «time out» ou «temps mort» suscite des débats enflammés par tribunes de presse interposées.

Ils opposent les partisans de l'éducation positive et ceux qui laissent plus de place à la fermeté et à l'autorité.

Ces polémiques prospèrent sur le marché très porteur du conseil aux parents, qui se sentent désorientés.

Éducation positive, les parents déboussolés

— Un débat virulent s'est engagé depuis des mois au sujet du «time out», la mise au coin, vantée par les tenants d'une pédagogie autoritaire et décriée par les spécialistes de l'éducation positive.

— Il révèle une controverse ancienne entre partisans des neurosciences et ceux de la psychanalyse.

— Cet affrontement nuit avant tout aux parents, confrontés à des injonctions contradictoires.

C'est une polémique qui laisse perplexe. Comment la moins sévère des punitions, selon les adeptes même de l'éducation bienveillante, qui consiste à envoyer un enfant dans sa chambre pour se calmer, a-t-elle pu donner lieu à un débat aussi enflammé ? Depuis plusieurs mois, des pys français s'affrontent à coups de tribunes médiatiques sur cette pratique éducative, avatar moderne de la mise au coin. Tout a commencé en octobre 2022 lorsque des rumeurs ont laissé entendre que le Conseil de l'Europe allait supprimer le «time out» (temps mort) de sa brochure sur la parentalité positive.

L'information a aussitôt fait réagir la psychanalyste et docteure en psychologie de l'enfant, Caroline Goldman, autrice de *File dans ta chambre* (Dunod 2023). Interviewée par *Le Figaro*, elle a défendu l'intérêt de cette punition en s'en prenant aux «ex-

cès» de l'éducation positive «à la française» qu'elle juge laxiste. Quelques jours plus tard, 350 spécialistes de l'enfance signaient une tribune, allant dans le même sens, dans *Le FigaroVox*.

En février, la praticienne enfonce le clou dans une interview accordée au *Monde* où elle s'en prend nommément à la psychologue Isabelle Filliozat et à la pédiatre Catherine Gueguen qu'elle qualifie de «spécialistes autoproclamés» et qu'elle accuse de faire de la désinformation en affirmant «*que mettre des limites (est) néfaste pour les enfants et (peut) créer un traumatisme*».

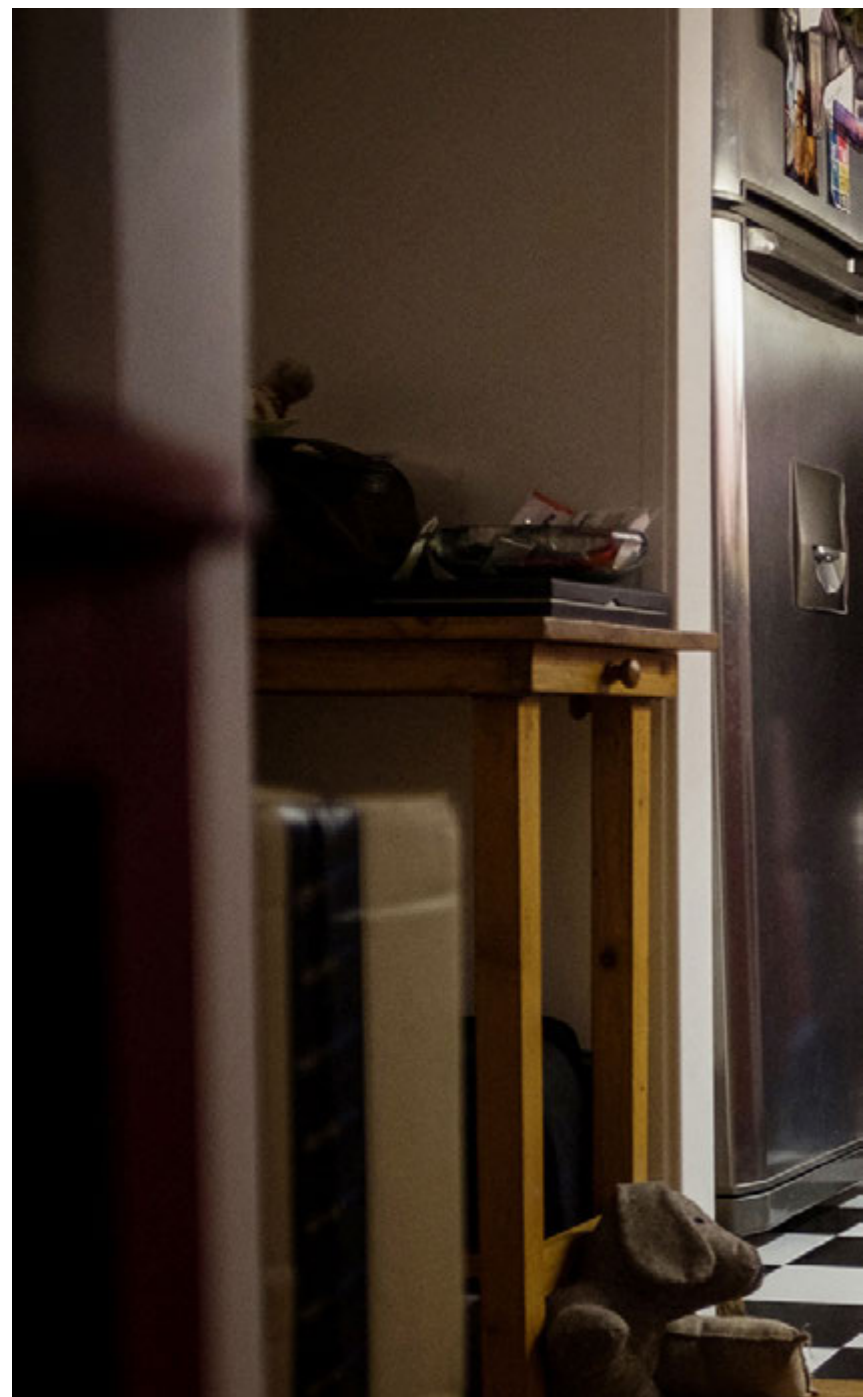
La riposte ne s'est pas fait attendre. En mars, Catherine Gueguen lui répond, dans le même journal, que l'éducation bienveillante «*ne remet pas en question l'importance des règles, mais la violence avec laquelle celles-ci sont imposées*». Quelques jours plus tard, un collectif de 280 chercheurs et professionnels de l'enfance signe une tribune, toujours dans le quotidien du soir, pour contester les «*méthodes éducatives s'appuyant sur des stratégies répressives*». Bref, depuis six mois, il ne se passe pas une semaine, ou presque, sans que partisans et détracteurs du «time out» ne s'expriment dans les médias.

La polémique surprend d'autant plus que cette punition, censée éviter l'escalade, semblait faire consensus. «*Les gens de bon sens, soit la grande majorité des parents, comprennent que c'est*

«Derrière cette affaire, il y a d'abord une bataille d'influence dans un marché du conseil aux parents très concurrentiel. Ces derniers ont envie de bien faire et sont une clientèle facile.»

une punition raisonnable», souligne le sociologue Claude Martin, spécialiste de la politique familiale, directeur d'un ouvrage intitulé *Être un bon parent. Une injonction contemporaine* (Presses de l'EHESP, 2014). «*De la même façon qu'ils savent qu'il vaut mieux être bienveillant, le plus souvent possible, avec ses enfants et éviter toute forme de violence ordinaire, physique et psychique.*»

À y regarder de près, le clivage se concentre sur l'âge et le temps d'isolement. Caroline Goldman conseille de «*laisser l'enfant, au-delà de 4 ans, une demi-heure ou plus dans sa chambre*» alors que les études sur lesquelles s'appuie la parentalité positive recommandent de ne pas dépasser cinq minutes. «*Pour que cette punition soit efficace, il faut aussi que le pa-*



repères

Un marché lucratif

Les ventes d'ouvrages sur la parentalité (parents-enfants, grossesse, pédagogie) ont représenté 5 % de la part de marché du segment livres «vie pratique et loisirs» de l'édition en 2022, selon les chiffres publiés par la société GFK.

Après un pic entre 2016 et 2019, les ventes sont revenues à un rythme plus classique : 1 410 000 livres vendus en 2022, contre 1 680 000 en 2021.

Isabelle Filliozat est la championne des ventes avec 500 000 exemplaires écoulés pour son best-seller *Au cœur des émotions de l'enfant* (JC Lattès, 1999), en version poche, et 390 000 pour *J'ai tout essayé!* (JC Lattès, 2011).

rent reste calme et que le temps mort soit uniquement utilisé pour punir des comportements délibérés sur lesquels l'enfant a un certain contrôle», explique Franck Ramus, directeur de recherches au CNRS qui, à l'occasion de ce débat, s'est penché sur la littérature scientifique.

Si le time out peut, de fait, être appliqué de manière différente, le décalage entre l'ampleur de la polémique et le fond du débat interroge. Quels sont donc les enjeux d'une telle controverse ? «*Derrière cette affaire, il y a d'abord une ba-*

taille d'influence dans un marché du conseil aux parents très concurrentiel, observe Claude Martin. Ces derniers, inquiets pour l'avenir de leurs enfants, ont envie de bien faire et sont une clientèle facile.» (lire ci-contre).

Caroline Goldman, Isabelle Filliozat et Catherine Gueguen sont devenues des références. La première a lancé un podcast très écouté par les familles. Les deux autres sont des poids lourds de l'édition et des réseaux sociaux, Isabelle Filliozat proposant, ●●●

Nicolas Messyasz/Hans Lucas



Des parents assoiffés de conseils d'experts

De plus en plus de parents sont en demande de conseils de la part d'experts en éducation, lesquels entretiennent, paradoxalement, leurs inquiétudes.

Longtemps, les livres de Laurence Pernoud, *J'attends un enfant* et *J'élève mon enfant*, publiés respectivement en 1956 et 1965, ont été des références pour les jeunes parents. S'ils continuent d'être réédités, ils se retrouvent aujourd'hui noyés dans une offre pléthorique d'ouvrages de conseils sur l'éducation des enfants, avec en tête des ventes, des livres sur l'éducation positive, le trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH), le haut potentiel intellectuel (HPI), l'attachement ou encore les émotions.

Cette évolution de l'offre en librairie, mais aussi sur Internet et les réseaux sociaux, montre à quel point les parents sont demandeurs. « Nos ateliers dont l'intitulé commence par "Comment" sont beaucoup plus prisés que les groupes de parole », observe Sarah Hatuna, psychologue, responsable du pôle parentalité-conjugalité à l'École des parents et des éducateurs de Moselle. « Aujourd'hui, les parents sont davantage en quête de réponses et de savoir-faire que de partage d'expériences. Ils s'interrogent sur leur parentalité, se renseignent sur les méthodes éducatives et se remettent plus souvent en question. »

La naissance d'un enfant est toujours un bouleversement qui confronte les parents à de nouvelles situations. « Les difficultés sont inhérentes à la parentalité car l'enfant n'est jamais là où on l'attend », rappelle le psychologue Daniel Coum (1), ancien directeur de l'association Parentel. « Il y a toujours un écart entre l'enfant rêvé et l'enfant réel, auquel il faut bien s'adapter, de la même façon que nous ne sommes pas non plus les parents que nous avions prévu d'être. »

Ces difficultés seraient encore plus importantes aujourd'hui qu'autrefois, selon le spécialiste. « Depuis une ou deux générations, il est plus compliqué d'être parent qu'il y a cinquante ans, parce que la société a beaucoup évolué. Les repères collectifs sur l'éducation, qui étaient valables pour tous, ont été contestés au profit de la valorisation de positions individuelles, explique-t-il. Aujourd'hui, chacun peut décider d'élever son enfant comme il l'entend. Ce n'est plus la société qui écrit la feuille de route.

C'est évidemment un progrès, mais cette liberté a un prix, celui de l'anxiété face à un champ des possibles où le désir est la seule boussole. »

D'où le besoin de conseils sur l'éducation, même si tous les parents ne sont pas logés à la même enseigne. « Certains s'en sortent très bien avec cette liberté car ils ont les ressources culturelles, psychiques et économiques qui leur permettent d'être des parents créatifs, d'autant que, dans ces milieux, ils ont souvent encore des valeurs collectives auxquelles se référer, poursuit Daniel Coum. Mais pour quelques-uns qui s'en sortent, combien qui se sentent perdus ? », interroge-t-il.

« Il y a toujours un écart entre l'enfant rêvé et l'enfant réel, auquel il faut bien s'adapter. »

Livrés à eux-mêmes, ces derniers ont du mal à se faire confiance et s'en remettent souvent au discours des experts. « La médiatisation autour de ce que doit être la parentalité et l'éducation crée une pression sociale et leur fait croire qu'il y a des réponses à toutes les situations, ce qui entretient une demande perpétuelle d'outils et de conseils », déplore Sarah Hatuna.

Les experts, mais aussi les nouveaux coaches parentaux qui interviennent sur les réseaux sociaux, leur font miroiter un savoir sur l'éducation, « comme si être parent se résumait à de bonnes pratiques », s'étonne Daniel Coum. « Une aide réelle à la parentalité ne peut pas se résumer à la prescription de tel ou tel comportement. En outre, les conseils ne font qu'affaiblir les plus démunis qui ne réussissent pas à atteindre ce qu'on leur présente comme un idéal accessible. »

La diversité de l'offre et des points de vue, voire les polémiques, comme celle qui agite le monde des pys depuis six mois sur le « time out », sont finalement « un mal pour un bien » car elles permettent de relativiser le savoir des experts, conclut le psychologue. « Beaucoup de parents ne sont pas dupes et savent qu'on élève d'abord un enfant avec ce qu'on est. »

Paula Pinto Gomes

Auteur notamment de *Paternités : figures contemporaines de la fonction paternelle*, EHESP, 2016.

●●● en outre, des formations aux parents. Au-delà d'une guerre d'égo, cette polémique renvoie au vieux débat entre « permissifs » et « autoritaires » régulièrement ravivé depuis le traité d'éducation de Jean-Jacques Rousseau, rappelle Claude Martin. « Elle fait aussi écho à la bataille de courants, commencée il y a plus d'un siècle, entre la psychanalyse, la psychologie comportementale et les écoles de psychologie du développement, sur la meilleure façon de garantir un bon développement de l'enfant. Aujourd'hui, ajoute-t-il, les neurosciences, auxquelles se réfèrent les tenants de l'éducation positive, s'invitent dans le débat, certains allant jusqu'à utiliser ces travaux pour conseiller les parents, au risque de verser dans le scientisme. »

La polémique sur le time out signerait-elle donc la résurgence du vieux débat opposant neuroscience et psychanalyse ? L'opposition ne serait plus aussi marquée qu'autrefois, temporeuse Ariane Bazan, docteure en biologie, professeure de psychologie à l'université de Lorraine et psychanalyste. Il y a aujourd'hui « une volonté de

la part de neuroscientifiques et de psychanalystes de travailler ensemble, et cette collaboration insuffle de nouvelles dynamiques de recherche », se réjouit-elle.

En attendant une meilleure collaboration entre les disciplines, les parents se trouvent face à des injonctions contradictoires, ne sachant plus à quelle théorie se vouer. C'est d'autant plus regrettable que les connaissances sur le développement de l'enfant ont beaucoup progressé, toutes disciplines confondues. « On sait qu'à la naissance, un enfant a d'abord besoin d'être enveloppé, avec des gestes et des regards qui le protègent mais qui lui fixent aussi des limites entre le dedans et le dehors, entre lui et le monde extérieur, rappelle le pédopsychiatre Bernard Golse. Il lui faut ensuite un modèle affectif sécurisant, avec une présence importante et de qualité des parents. Plus tard, la socialisation se fera d'autant mieux qu'il y aura eu ce travail sur la sécurisation. »

Quel que soit l'âge, « la question des limites reste centrale dans le développement de l'enfant », ajoute le spécialiste. « L'absence

Les parents ne savent plus à quelle théorie se vouer, alors que les connaissances sur le développement de l'enfant ont beaucoup progressé.

de toute interdiction est une impasse, l'autoritarisme pur également. Il faut un mélange équilibré d'écoute et de règles. » Si Bernard Golse n'est pas foncièrement opposé au principe du time out, il estime que ce n'est pas aux pys de dire aux parents ce qu'ils doivent faire et à quel moment. « C'est la culture de l'expertise qui leur a laissé croire qu'ils n'avaient pas de compétences, dit-il. Aujourd'hui, il faut surtout les aider à retrouver confiance en eux-mêmes car ce sont eux les experts de leurs enfants. »

Paula Pinto Gomes